FRC 1.1152

SECOND CHANT

DE

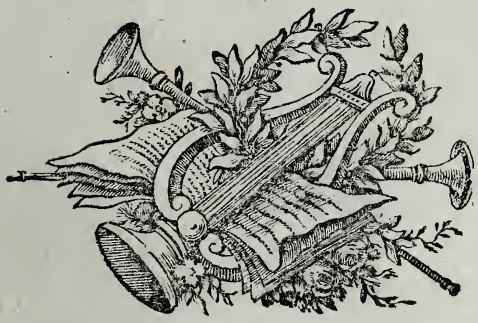
LA CÔTE-D'OR,

PENDANT

LA GUERRE DE LA LIBERTÉ.

RÉCITÉ LE 20 NIVÔSE, A LA SOCIÉTÉ POPULAIRE,

PAR P. BAILLOT.



A DIJON,

DE L'IMPRIMERIE DE P. CAUSSE.

L'AN II.

1152
Case
FRC
10590

Et ego in Arcadiâ!

TABLEAU DU POUSSIN.

Nous sommes dans le sombre nivôse, dans le mois de la neige et du froid; le rayon du jour est oblique et sans force ; le ciel n'est pour nous qu'un crêpe nébuleux; et la nature, morne, sans voix, sans mouvement, dépouillée de l'incarnat de la vie, au souffle âpre et glaçant de l'hiver, dort tristement gissante, comme sous un linceul. — Mais qu'importe la saison, dans l'épanouissement de la joie?

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête des victoires; quand triomphe la patrie!

Voici l'arbre de la liberté : il est sans feuilles, mais il est *debout!* Il s'éleve décoré des trophées-tricolor, emblêmes de nos quatorze armées ; et ses rameaux sont des bannieres triomphales, de toute part flottantes, de toute part redisant aux yeux nos succès, notre gloire.... Quelles feuilles du printemps le pare-

roient davantage ? Arbre cher et sacré... non, jamais tu ne fus plus beau !

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête des victoires ; quand triomphe la patrie !

Sur la cime, se balance, plane, voltige avec légéreté l'agile Renommée ; sonnant de sa trompette l'air de l'alégresse, sonnant les victoires des légions de la liberté.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Au pied de l'arbre, autre tableau. C'est un rocher sauvage, escarpé, et qui rappelle l'idée d'une plage maritime. Des ancres, des proues, un vaisseau qu'on ne voit qu'à demi, annoncent le voisinage d'un port. Une femme est assise auprès, le front ceint de creneaux et tenant des clefs. Elle regarde avec complaisance descendre du navire une inconnue, (furie déguisée, aux levres

souriantes, mais à l'œil faux, aux flancs entourés de viperes); celle-ci, le corps penché vers elle, en abordant au rivage, lui présente d'une main des lingots; et de l'autre, déja s'emparoit des clefs.... Mais le géant, gardien du rocher, leve en l'air le faisceau qui lui sert de massue;... et l'Euménide et sa complice, sous les débris du navire, tombent écrasées.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Ainsi, par d'ingénieux emblêmes, dans la riante cité que l'Ouche lente arrose, les habitans de la Côte-d'Or représentoient aux yeux l'objet de la commune joie; et, les mains les unes dans les autres, formant le cercle fraternel, répétoient à l'entour :

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Tout à coup, au signal du bronze,

la foule quittant l'arbre, comme le lin le fuseau, se déroule, en longue file, par groupes nombreux et variés; et la fête devient une marche triomphale.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Aux sons des flûtes bocageres, les enfans, la douce espérance de la patrie, la riante image de l'égalité, ouvrent la marche. Pleins du feu de leur âge, et dans leur naissant enthousiasme, en songeant à la gloire de leurs aînés, ils ont écrit sur leur humble banniere, ces mots : *nous les imiterons!* —Ils défilent, en petites troupes, à rangs égaux, à pas mesurés, se tenant par la main, le front épanoui, les yeux brûlans de joie.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

A leur suite, viennent les jeunes habitantes de la Côte-d'Or, les modeles

touchans de la piété filiale, de la tendresse fraternelle. — Au souvenir de leurs freres absens, de leurs freres vainqueurs, et dont cent lieues les séparent, elles ont pris pour banniere une couronne de roses entourant ce mot chéri : *ils reviendront!* — Parées de leur âge, de leurs simples charmes, des couleurs du printemps, elles s'avancent ensemble, comme des touffes de fleurs qu'agite un vent léger.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Sur leurs pas, avec le front de la pudeur, avec le regard de la décence, avec tous les chastes traits des vertus domestiques, viennent.... (ô patrie! ce que tu as de plus attendrissant) celles dont le nom est inséparable du tien, celles qui, le plus profondément, nous rappellent ton image, qui nous ont donné la vie, qui nous ont allaités pour toi; qui nous ont appris à te sourire, et dont l'exemple en nous

inspirant ton amour, nous a donné le germe du courage; les MERES. — Elles ne portent point de bannieres; elles ont les yeux sur leurs enfans. — Dans la main de l'une d'elles, de la plus féconde, est l'emblême des soins continus, du travail patient, l'humble sceptre du ménage, la quenouille et le fuseau; sur la bandelette qui l'entoure, ces mots se lisent : *notre gloire est d'être ignorées.*

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Au bruit des clairons, des cimbales, au roulement des tambours, et précédés des tonnerres de bronze, les peres de famille, les peres dont les fils combattent pour la liberté, forment *seuls* le groupe des CITOYENS. — Tous armés, tous la tête haute, l'œil fier, et la marche assurée, ils entourent ensemble le faisceau national : emblême saint, voix de la patrie, redisant aux yeux :

l'union fait ma force! — Ah, parle de même à nos ames, rends-nous à jamais le PEUPLE-FRERE, et nous serons à jamais le PEUPLE LIBRE!

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Quelle imposante harmonie éveille les pensées profondes? Ici tous les regards se concentrent : ici la pompe solemnelle. — Entre les bustes des martyrs de la liberté, que l'on porte couverts du rameau civique, quatre vieillards vénérables, entourés d'enfans qui brûlent des parfums, soutiennent majestueusement, sur un trophée, le livre de la LOI . . . Auguste, émouvant spectacle! . . . . La voilà donc cette charte sacrée, cette charte des DROITS DE L'HOMME, que le genre humain avoit perdue, que les tyrans croyoient brûlée, mais impérissable, éternelle comme son auteur. Le vent de la raison a souflé sur la cendre;

*

et les Français l'ont retrouvée : les Français, aujourd'hui sur l'autel de la liberté, la montrent à la terre ; leurs armes victorieuses la défendent ; et de terreur, à l'entour, sur leurs trônes chancelans, tous les rois pâlissent.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Dans le sanctuaire de la fête, entre le livre de la loi, et l'écharpe sainte, est-ce vous que je vois sur ce char de triomphe, objets de la commune reconnoissance, reliques vivantes de la patrie, soldats blessés ? — Ils nous regardent d'un œil calme et content : leur front est pâle, mais serein. . . . (C'EST POUR ELLE QU'ILS ONT SOUFFERT ! . . . ET TOUT LEUR SANG EST ENCORE POUR ELLE) ! — Et nous osons parler de nos dons, de nos sacrifices ! . . Nous ! — Ah, les voilà les CITOYENS, les voilà ceux qui ont DONNÉ à la patrie ! — Leur aspect enflamme ;

éleve l'ame ; et dispose aux mouvemens généreux. . . .

Tous les Spectateurs.

Leur aspect enflamme ; éleve l'ame ; et dispose aux mouvemens généreux !

Des branches de lauriers les couronnent. Ils portent dans leurs mains les banderoles-tricolor, emblêmes de nos quatorze armées ; et ces banderoles ainsi flottantes sur le char triomphal, à la suite du livre de la loi, semblent les feuillets ouverts du livre de la gloire.

Leur aspect enflamme ; éleve l'ame ; et dispose aux mouvemens généreux !

A la suite du char de gloire, le génie des arts, la flamme sur le front, les cheveux en désordre, le cœur ému, le regard enthousiaste, se précipite vers eux avec le pinceau, avec l'équerre, avec la lyre, avec des couronnes.

L'émotion redouble : les acclamations se prolongent : les salves du bronze se répondent : les sons de l'harmonie enivrent tous les cœurs. — Le rocher sauvage, figurant la prise de Toulon, ne peut résister au prestige ; il réalise aux yeux la fable d'Orphée ; il s'agite, il roule, il suit le char triomphal, il en devient un nouveau lui-même, et sert de base à la statue de la victoire (*).

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Les vieillards terminent la marche, figurant le terme de la vie, figurant le vieillard ailé qui, la faulx en main, chasse devant lui les âges, les joies, les peines, les regrets, les plaisirs.—

(*) La citoyenne qui représentoit la Victoire, s'est fait remarquer par la vérité de son costume, par la dignité de son attitude, et par un air noble et simple. Ce qui vaut encore mieux, c'est qu'elle jouit de l'estime générale.

Mais au terme même de la vie, et sous la faulx même du temps,

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

Ainsi dans nos rues, dans nos places, dans toute l'enceinte de la cité, circuloit, serpentoit, comme un fleuve majestueux, la marche triomphale : et nos rues, et nos places, et toute l'enceinte de la cité, frémissantes d'allégresse, et comme autant d'échos sur les bords du torrent des âges, répétoient :

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête, etc.

De retour sur la place aux riantes arcades, sur l'arene unie et ceintrée des bancs fraternels, et à l'endroit même, trop long-temps souillé par le signe de notre honte, par la statue de l'oppresseur! . . . le rocher triomphal s'arrête, comme pour achever de l'écraser. Il s'arrête avec le char de gloire :

le trophée du livre de la loi s'éleve entre les deux ; et l'écharpe sainte, l'écharpe populaire, déployée à l'entour, les couronne, comme d'un arc-en-ciel, tandis que, du centre, s'élance vers la nue le faisceau mystérieux : il semble voir apparoître, dans un cercle de lumiere, la patrie elle-même, répétant à tous les yeux, à tous les cœurs : *L'union fait ma force.* — *L'union écrase la tyrannie.* — *L'union donne la liberté.* — L'émotion est au comble : la mort aux tyrans est de nouveau jurée : les acclamations se prolongent : les salves du bronze se répondent : les fils de l'harmonie précipitent leurs accords : le chant triomphal commence :

DIVERS GROUPES D'HABITANS ET D'HABITANTES, des rameaux civiques en main, et figurant les communes de la Côte-d'Or.

» Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté ! »

UN BARDE (*).

La ville infâme est donc prise, la patrie sauvée ! et c'est à vous, légions victorieuses, c'est à vous nos freres, que nous le devons !

LE CHŒUR.

» Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté ! »

LE BARDE.

La banniere de l'enfance, la banniere des jeunes habitantes, la banniere des vétérans, sortant de l'auguste ceintre, et formant à elles trois, un triangle emblême de l'Éternel, flottent, s'agitent et redisent de joie, à l'orient, au midi, au couchant : *Nous les imiterons ! — Ils reviendront ! — Et notre sang aussi coula pour elle !*

(*) Chantre Gaulois qui célébroit les actions honorables à la patrie.

LE CHŒUR.

Nous les imiterons ! ils reviendront, et notre sang aussi coula pour elle !

LE BARDE.

Où sont donc ces forts redoutables, ces navires de tous pavillons, ces milliers de satellites, et tous ces feux croisés de tonnerres sans nombre dont l'Anglais couvroit sa proie ? . . .

UN VÉTÉRAN.

Sa proie, non la conquête du courage, mais le lâche prix de l'or !

LE BARDE.

Hier, la ville infâme sembloit inexpugnable : aujourd'hui, elle est en cendres ; elle a perdu jusqu'à son nom !

LE CHŒUR.

Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté !

LE BARDE.

Ivre d'un féroce orgueil, Albion ! tu disois : *Je tiens entre mes mains la porte du midi de la France ; la porte des mers environnantes ; rois conjurés, hâtez-vous : l'heure de la destruction sonne pour notre ennemie ; hâtez-vous : sur la terre odieuse où s'écroula le trône, écrasons tous ensemble la liberté.* » — Sur la cime de la montagne l'étendard tricolor a paru. . . . A ce signal, comme au sillon de l'éclair, précurseur de la foudre, pâlissans, reculans, éperdus, et dans leur épouvante, et dans leur rage, déchirant leur proie, au lieu de la défendre, Anglais, Espagnols, Portugais, Calabrois, et les hordes de nos traîtres, et jusqu'aux habitans, pêle-mêle, fuient, tous . . . . se précipitent avec les navires, ou sous les flots (*).

(*) Ici la lecture a été interrompue par les

LE CHŒUR.

Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté !

LE BARDE.

Fuyez, fuyez, habitans sacrileges qui vendîtes à l'étranger la patrie ! Fuyez, purgez de votre impur aspect nos plages. — Ah ! quel que soit le repaire où se cache votre honte, vous n'éviterez pas la peine des parjures ; vous n'échapperez pas à vous-mêmes ! — A jamais blêmes d'angoisses ; à jamais livides de remords ; et toujours sentant sur vos têtes la hache de la LOI ; . . . malheureux, vous ne reverrez plus la terre de la LIBERTÉ ! . . . Le souvenir du sol natal fera votre torture ! . . . votre nom en restera l'horreur !

---

acclamations de *vive la république ;* et tous les bonnets de la liberté ont été agités en l'air, avec le frémissement de la plus vive joie.

TOUT LE PEUPLE,
(les mains en avant d'indignation, et figurant les générations présentes et futures.)

Fuyez, fuyez, habitans sacrileges qui vendîtes à l'étranger la patrie ! Fuyez, purgez de votre impur aspect nos plages : votre nom en restera l'horreur !

LE BARDE.

Mais le nom du soldat fidele à la patrie, le nom de nos défenseurs, vole de bouche en bouche, de commune en commune, vole au doux bruit des louanges, signal de l'allégresse et du chant triomphal !

LE CHŒUR.

Signal de l'allégresse et du chant triomphal !

LE BARDE.

Toi, l'un des chefs de l'attaque ; toi, de concert avec l'actif DU GOMMIER, don-

nant l'ordre et l'exemple, LABORDE (*); intrépide LABORDE ! toi, né dans nos murs, et dont les parens nous entendent, LABORDE, intrépide LABORDE !

(*) C'est le même qui ; à la tête du *second bataillon de la Côte-d'Or*, contribua si fort à la prise de Marseille, en chargeant à propos les rebelles. Cela le fit nommer général de division. — Le général en chef, DU GOMMIER, dit dans sa relation officielle, que c'est la division de droite, qui, en s'emparant de la fameuse redoute anglaise, a ouvert les portes de Toulon. — Laborde commandoit cette division : à la tête du *second bataillon de la Côte d'Or*, il sauta dans les retranchemens ennemis. C. P. Madénié (aussi de Dijon), son aide-de-camp, lui tendoit la main, et reçut alors un coup de feu à la cuisse. Voici la lettre de ce brave Madénié, à peine pansé de sa blessure : *Ma mere, mon heureuse mere ! mon sang a coulé pour la cause chérie de la liberté ! ne vous allarmez pas ; puissé-je en avoir versé le double, et que la république fût sauvée ! Du reste, grace aux bons soins de l'estimable Ballant de Beze, (notre chirurgien major) je guérirai. Ainsi, encore tout à ma mere, tout à ma patrie !*

pour ta récompense, pour honorer ton courage, tes freres de la Côte-d'Or te chargent de redire, en leur nom, à tes compagnons de bravoure, à nos invincibles cohortes, le cri de joie de la terre natale ! . . .

Le Chœur.

Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté !

Le Barde.

Bataillon - Cazotte (*), de mémoire

(*) Le *second bataillon de la Côte-d'Or*, est ainsi surnommé, en mémoire de son premier colonel, de ce brave et bon Cazotte, (de Dijon) si estimé, si aimé, qui à l'âge de soixante et quatorze ans quitta tout, pour courir défendre la patrie : couvert de gloire, à la retraite de Philippeville, et massacré, avec Fondars, avec les deux Sirugue de Vitteaux, avec tant d'autres braves de la Côte-d'Or, à la retraite de Maubeuge, quand nos généraux trahissoient ; lorsqu'on le fit prisonnier, des émigrés l'apperçurent : *Eh, c'est Cazotte ! hachez-le, hachez-le, c'est un patriote.* Il fut coupé en morceaux sur le champ de bataille !

chérie ; toi toujours au feu du péril pour ton pays ; toi qui déja le premier, dans cette lutte à mort des peuples contre les rois, illustras devant Philippeville le nom de Côte-d'Or ! . . . . une seconde fois ton intrépidité brillante le consacre à la gloire ! . . . . une seconde fois aussi, entends le cri de joie de la terre natale. . . .

Le Choeur.

Salut, salut, ô nos braves! légions victorieuses, légions de la liberté !

Le Barde.

Hélas! dans l'horrible mêlée, dans la tempête de cette nuit tonnante, en gravissant ces rocs qui vomissoient la flamme ; et pour s'emparer de ces volcans destructeurs, combien de nos freres ont péri ! . . . . Côte-d'Or ; quatre-vingts de tes enfans sont . . . !

LE CHŒUR.

Heureux ! (*)

LE BARDE.

Ombres généreuses et vénérées, pendant que nous couronnons vos peres, oh, reposez, reposez en paix dans la gloire de votre mort ! Vous n'avez succombé qu'en sauvant la patrie ; vos yeux, en se fermant, ont vu fuir l'étranger ! . . . Oh, reposez, reposez en paix sur le sol de vos triomphes ! Il n'est plus souillé de la présence des traîtres ; votre sang l'a reconquis à la liberté !

LE CHŒUR.

Ombres généreuses et vénérées, pen-

(*) Le fils de Rathelot l'aîné, (de ce citoyen pere de douze enfans) lui écrit : *Nous avons perdu une foule de nos bons amis. Oh mon pere, ne les pleure pas, ils sont morts en héros. Il n'y a que ton enfant qui n'est pas seulement blessé!*

dant que nous couronnons vos peres, oh, reposez, reposez en paix sur le sol de vos triomphes, dans la gloire de votre mort !

LE BARDE.

La banniere de l'enfance, la banniere des vieillards, et ces banderoles victorieuses, emblêmes de nos quatorze armées, et ce char de gloire de nos guerriers blessés, tout s'agite, tout répete à l'orient, au midi, au couchant : *Nous les imiterons ! — Notre sang aussi coula pour elle ! — Tout notre sang coulera pour elle !*

Les jeunes habitantes de la Côte-d'Or, en regardant leurs meres, leur montrent, de la main, la couronne de roses entourant le mot chéri : *Ils reviendront ! . . .*

UNE JEUNE HABITANTE.

Où êtes-vous, où êtes-vous, nos freres ?

TOUTES ENSEMBLE.

Votre présence seroit si douce !

LA MÊME.

Oh ! pourquoi, pourquoi, dans l'effusion de la joie, aussi vîte que la pensée, ne se rapprocher ? . . .

TOUTES ENSEMBLE.

Votre présence seroit si douce !

PLUSIEURS, LES UNES AUX AUTRES.

Que la Côte-d'Or n'est-elle au voisinage des roches d'Ollioules ! — Cheres compagnes, ils entendroient le cri de joie de la terre natale ! — Le chant triomphal de nos communes ! — Ils nous verroient accourir à leur rencontre ! — Notre allégresse, d'un doux tumulte, inonderoit leur camp !

UNE CITOYENNE.

Ils se sentiroient pressés dans les bras de leurs meres !

UNE AUTRE.

Nos larmes de joie couleroient avec les leurs !

TOUTES ENSEMBLE.

Où êtes-vous, où êtes-vous, nos freres ? Votre présence seroit si douce !

UN VÉTÉRAN.

Ils verroient leurs parens, leurs amis, leurs peres, sous la tente, avec eux, à la table de l'égalité, au banquet impromptu de la victoire, rayonnans d'allégresse au récit de leur gloire, les interrompre d'enthousiasme, et répéter, en leur tendant la coupe de la cordialité : . . . .

TROUPE DES VÉTÉRANS.

Salut, salut, ô nos braves ! légions victorieuses, légions de la liberté !

La scene change : nouveau plaisir. — Le rocher sauvage, le char de gloire, l'écharpe sainte, le trophée du livre de la LOI entourent l'arbre de la liberté. Des enfans, de petits autels en main, ceintrent d'un nuage de parfums le sanctuaire de la fête ; et

le feuillage des victoires s'arrondit au-dessus, en dôme triomphal.

Légérement, tournoie la foule, à l'entour ; légérement, tournoie la danse de l'égalité, le ceintre immense qui va toujours s'agrandissant, et qui n'offre d'autres nuances, que les groupes de la nature ; la riante et naïve enfance ; l'adolescence aux joues de roses ; la jeunesse aux yeux de flamme ; l'âge viril, aux traits mâles et nerveux ; et la vieillesse, rajeunie de joie.

Légérement tournoie, autour de l'arbre chéri, le ceintre immense, figurant aux yeux le cercle de la vie, autour de la LIBERTÉ qui en est l'ame ; figurant aux yeux le cercle de la vie, autour de la LOI qui en est la regle ; figurant aux yeux le cercle de la vie, autour de la GLOIRE qui en est la récompense.

Ainsi, dans les rians tableaux de la mythologie, on voit au palais du soleil, les heures, les jours, les mois, les années, les siecles, tous en cercle, autour

du Dieu de la lumiere, comme nous autour du livre de la loi, figurer par leur ceintre mystérieux, comme nous par nos danses légeres, l'image de la durée, l'emblême de l'éternité.

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête des victoires; quand triomphe la patrie!

La Renommée,

(apparoissant tout-à-coup, et sonnant de sa trompette un nouvel air de victoire.)

Allégresse! allégresse! habitans de la Côte-d'Or, nos légions du Rhin, comme celles du Var, sont dignes de la patrie : Landau est délivré!

Le Chœur.

Allégresse! allégresse! Landau est délivré! Nos légions du Rhin, comme celles du Var, sont dignes de la patrie!

La Renommée.

Dans les horreurs d'un siége effroyable, Landau, sans secours, Landau,

le boulevard et la clef de la France vers le Rhin, succomboit!....

Le Choeur.

Allégresse, allégresse! Landau est délivré!

La Renommée.

Rends-toi, malheureuse Landau! répétoient, impatiens de leur proie, l'Autrichien féroce, le Borusque sauvage, et le vénal Hessois, et les hordes de nos traîtres; *rends-toi, malheureuse Landau! — Cesse d'attendre un vain secours; tes freres ne peuvent arriver; tes freres ne peuvent te sauver... rends-toi, malheureuse Landau. — Les chemins sont encombrés de neige; leurs canons n'y pourroient passer; l'hiver, aux défilés, avec son frein de glace, les arrête; et nos armées sont là pour les écraser : rends-toi, malheureuse Landau! — Tes murs s'écroulent; tes maisons sont en cendre; la faim te dévore, et nos bombes te ceintrent d'une voûte de feu : rends-*

toi, malheureuse Landau! — Landau, la fidele Landau, digne de la patrie et de la liberté ; et, pour les sauver toutes deux, se dévouant, les mains fortement appuyées contre ses barrieres, restoit comme un immobile rocher, pendant que la faim la dévoroit ; que ses maisons tomboient en cendres ; et sous la voûte de feu des bombes ! — Tout-à-coup, au milieu de la nuit, on l'embrasse, on la presse avec émotion. . . . . C'étoit eux, c'étoit ses freres !

LES HABITANS.

Et l'ennemi ?

LA RENOMMÉE.

L'ennemi n'étoit plus.

LES HABITANS.

Allégresse ! allégresse ! Landau est délivré ! les légions du Rhin, comme celles du Var, sont dignes de la patrie !

LE BARDE.

LIBERTÉ ! LIBERTÉ ! voilà de tes mi-

racles ! tout est possible à qui combat pour toi. Fort de sa cause, et plein de ta présence, le Français ne connoît plus d'obstacle. — Tyrans, revenez à la charge, amoncelez vos esclaves : sa furie vous dévore comme la flamme.

LES HABITANS.

Allégresse ! allégresse ! Landau est délivré !

LE BARDE.

Peuple irrésistible, peuple français ! poursuis ta course de géant. Ta carriere est immense ; ta carriere est resplendissante de tous les rayons de la gloire ! c'en est fait, à la face des Rois terrassés, tu remontes en souverain sur la scene du monde ; c'en est fait, ta lutte mémorable, ta lutte pour la liberté fait oublier les antiques prodiges de la Grece et de Rome ; et tu deviens modele à ton tour ! — Poursuis, le combat dure encore : fonde la république par la force, par le courage,

par l'inflexibilité : . . . et que la paix l'éternise par les lumieres et les vertus !

Tous les Habitans,

(les mains levées vers le ciel.)

Et que la paix l'éternise par les lumieres et les vertus !

Ainsi dirent les habitans de la Côte-d'Or ; et, les mains les unes dans les autres, formant le cercle fraternel, ils figurerent dans leurs danses, la succession des âges, des plaisirs simples, des joies vives, des joies de la nature, autour de l'arbre de la liberté. — Et de retour, dans leurs demeures, le soir, en embrassant leurs enfans, au souvenir de cette journée, ils répétoient encore :

Le sombre nivôse est le gai floréal, à la fête des victoires ; quand triomphe la patrie !